

L'Abaille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Canal et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOULENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 24 août 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 633 rue Canal, N. O., Lue.

Fahrenheit Centigrade
7 h. du matin... 57
Midi... 93
3 P. M.... 92
6 P. M.... 88

Anniversaire de la Fondation de l'Abaille.

NOTRE EDITION

DU

1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance; édition qui, en vertu de son attachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et dans les Etats voisins.

L'Abaille, fondée le 1er septembre 1827, entrera donc le 1er du mois prochain dans la quatrième-vingt-neuvième année de son existence, et, à cette occasion, publiera un choix d'articles traitant les sujets les plus divers qu'elle puisera dans ses liasses, articles qui lui paraîtront devoir le plus vivement intéresser les générations nouvelles.

Nous retracerons à larges traits cette existence de l'Abaille si mouvementée et intimement liée à l'histoire de la Louisiane.

Cette édition offrira aux négociants, ou en conviendra, une occasion exceptionnelle de donner de la publicité à leurs affaires; aussi, les annonces et les commandes de journaux nous arrivent-elles déjà fort nombreuses tous les jours.

Nous invitons ceux qui désireraient des exemplaires de cette édition, dans leur intérêt comme dans le nôtre, à ne pas attendre jusqu'à l'onzième heure pour nous livrer leurs commandes.

SOMMAIRE.

3me PAGE. Vacances d'Artistes. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, les Théâtres, Feuilleton. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. La Nuit Sanglante. Le Calabre au Temps de Napoléon. Lettres inédites. La Femme au Serpent. 8me PAGE. Poesie. Mondanités. Chiffons. Les Fleurs. Cuisine.

Activité japonaise.

On sait que depuis leur guerre victorieuse de Mandchourie les Japonais ont déployé une activité exceptionnelle, peut-être plus grande que celle qu'ils avaient consciencieusement déployée pour préparer la puissante armée et la formidable flotte dont les exploits ont surpris le monde. La paix signée, ils ont immédiatement entamé des négociations pour s'entendre avec les gouvernements ayant les plus importants intérêts en Asie. Le traité d'alliance avec l'Angleterre a été d'abord conclu, puis le gouvernement du Mikado a conclu avec la France une entente qui écarte, tout au moins pendant un certain temps, toute cause de froissement et surtout tout conflit d'intérêts. Enfin le traité d'amitié et de commerce avec la Russie, son ennemie de la veille, est aujourd'hui un fait accompli. Ainsi le Japon, par sa diplomatie, se s'assure, non pas le concours qu'il lui eût été impossible d'obtenir, mais la neutralité des puissances qui auraient pu le plus légitimement s'inquiéter de ses progrès dans le nord de la Chine. Il en a profité pour conclure la Mandchourie à son gré, sans souci des promesses faites lorsqu'il était aux prises avec la Russie et maître définitivement de la main sur la Corée. Mais son activité ne s'est pas exercée d'un côté seulement. En même temps que ses diplomates négocient sur divers points du monde, ses généraux et ses amiraux travaillent avec ardeur à renforcer l'armée et la flotte. D'après nos derniers renseignements, l'effectif de l'armée japonaise va être augmenté de vingt-cinq pour cent, et des armes des modèles les plus modernes commandées en Europe et fabriquées dans les arsenaux du pays seront bientôt entre les mains des soldats du Mikado. L'amirauté japonaise, de son côté, fait construire à l'étranger et dans ses propres chantiers de nombreux et puissants navires de guerre, qui feront de sa flotte l'une des plus formidables qui soient. Ce n'est évidemment pas parce qu'elle songe à de nouvelles conquêtes que les Japonais s'empoussent de si lourds sacrifices au lendemain d'une guerre qui a vidé leur trésor, puisée, s'étant mis d'accord avec les puissances ayant les plus grands intérêts en Asie ils ne doivent craindre aucune attaque. Et une mesure dédaignée récemment par les autorités de Tokio vient à l'appui de cette théorie.

L'amirauté japonaise organisée en ce moment ne cadrait que très imparfaitement avec les besoins de la Chine, et elle donne pour prétexte que le commerce japonais dans cette région se développe rapidement et qu'il est nécessaire de le protéger. Ce prétexte est absolument faux, et il est plus vraisemblable de voir dans l'envoi de forces navales japonaises nombreuses dans le voisinage de Hong Kong une réponse au voyage de la flotte américaine de l'Atlantique au Pacifique, et peut-être une menace pour les Philippines. Hong Kong n'est qu'à deux ou trois jours de distance de Manille, et il est incontestable qu'en cas de rupture avec l'Espagne dans le voisinage de Hong Kong une flotte américaine de l'Atlantique au Pacifique, et peut-être une menace pour les Philippines. Hong Kong n'est qu'à deux ou trois jours de distance de Manille, et il est incontestable qu'en cas de rupture avec l'Espagne dans le voisinage de Hong Kong une flotte américaine de l'Atlantique au Pacifique, et peut-être une menace pour les Philippines. Hong Kong n'est qu'à deux ou trois jours de distance de Manille, et il est incontestable qu'en cas de rupture avec l'Espagne dans le voisinage de Hong Kong une flotte américaine de l'Atlantique au Pacifique, et peut-être une menace pour les Philippines.

CHoses VUES.

Le récit du correspondant du "Daily Mail" à Casablanca.

Nous croyons intéressant de reproduire quelques passages du compte rendu palpitant que M. Charles B. Handa, correspondant du "Daily Mail," a adressé à son journal. C'est le 5 août au soir. Le jour n'est que commencé. Les détachements français, sous les ordres de l'enseigne Ballande, s'est hâtivement frayé un chemin jusqu'au consulat de France. Tout le jour on s'est battu. La ville est déserte; les boutiques sont éventrées; les cadavres jonchent les rues. La plupart des Européens se sont réfugiés aux consulats de France et d'Espagne. La petite colonie anglaise est installée au consulat d'Angleterre. Malgré les instances de son collègue français, M. Maigre, qui le pressait de se rendre au consulat de France, le consul britannique, M. Madden, n'a pas voulu quitter sa résidence; il a toutefois pris la précaution de brûler le "chiffre", de crainte qu'il ne tombe aux mains des Marocains. Non loin du consulat d'Angleterre, une pittoresque maison orientale que domine une large terrasse donnant sur la mer: elle est habitée par un commerçant français, M. Ferneau et sa famille. En raison de son emplacement, d'où l'on commande la mer et le consulat de France, les autorités françaises ont décidé d'y placer une garde de quinze matelots du "Gallide", sous les ordres du commandant en second, un homme remarquable—"a splendid fellow"—ajoute notre confrère, auquel M. Ferneau a offert l'hospitalité jusqu'au lendemain, la route conduisant au consulat d'Angleterre n'étant plus sûre. La nuit est noire; le silence est complet. Soudain, un peu avant minuit, une fusillade éclate là-haut sur la terrasse. Ce sont les marins du "Gallide" qui tirent. Une pluie de balles répond aussitôt; un matelot tombe mort, un autre se précipite dans le sillon où la famille Ferneau se trouve réunie dans un état d'angoisse facile à comprendre. Le malheureux marocain est rempli de sang; il se traîne sur le tapis et veut s'abattre au milieu de la pièce. Quelques minutes plus tard, l'officier, à son tour, reçoit une grêle de balles dans les jambes, tombe, mais donne l'ordre à ses hommes de le soulèver et de le ramener sur le devant de la terrasse; à l'endroit le plus exposé, où il continue à diriger le combat malgré ses horribles souffrances. Puis la nuit s'éclaircit des feux croisés des projecteurs du "Da Chayla" et du "Gallide". La fusillade continue venant des toitures obscures; le détachement d'épaves ses munitions; la famille Ferneau et le correspondant du "Daily Mail" s'attendent à voir

CHoses VUES.

Le récit du correspondant du "Daily Mail" à Casablanca.

Nous croyons intéressant de reproduire quelques passages du compte rendu palpitant que M. Charles B. Handa, correspondant du "Daily Mail," a adressé à son journal. C'est le 5 août au soir. Le jour n'est que commencé. Les détachements français, sous les ordres de l'enseigne Ballande, s'est hâtivement frayé un chemin jusqu'au consulat de France. Tout le jour on s'est battu. La ville est déserte; les boutiques sont éventrées; les cadavres jonchent les rues. La plupart des Européens se sont réfugiés aux consulats de France et d'Espagne. La petite colonie anglaise est installée au consulat d'Angleterre. Malgré les instances de son collègue français, M. Maigre, qui le pressait de se rendre au consulat de France, le consul britannique, M. Madden, n'a pas voulu quitter sa résidence; il a toutefois pris la précaution de brûler le "chiffre", de crainte qu'il ne tombe aux mains des Marocains. Non loin du consulat d'Angleterre, une pittoresque maison orientale que domine une large terrasse donnant sur la mer: elle est habitée par un commerçant français, M. Ferneau et sa famille. En raison de son emplacement, d'où l'on commande la mer et le consulat de France, les autorités françaises ont décidé d'y placer une garde de quinze matelots du "Gallide", sous les ordres du commandant en second, un homme remarquable—"a splendid fellow"—ajoute notre confrère, auquel M. Ferneau a offert l'hospitalité jusqu'au lendemain, la route conduisant au consulat d'Angleterre n'étant plus sûre. La nuit est noire; le silence est complet. Soudain, un peu avant minuit, une fusillade éclate là-haut sur la terrasse. Ce sont les marins du "Gallide" qui tirent. Une pluie de balles répond aussitôt; un matelot tombe mort, un autre se précipite dans le sillon où la famille Ferneau se trouve réunie dans un état d'angoisse facile à comprendre. Le malheureux marocain est rempli de sang; il se traîne sur le tapis et veut s'abattre au milieu de la pièce. Quelques minutes plus tard, l'officier, à son tour, reçoit une grêle de balles dans les jambes, tombe, mais donne l'ordre à ses hommes de le soulèver et de le ramener sur le devant de la terrasse; à l'endroit le plus exposé, où il continue à diriger le combat malgré ses horribles souffrances. Puis la nuit s'éclaircit des feux croisés des projecteurs du "Da Chayla" et du "Gallide". La fusillade continue venant des toitures obscures; le détachement d'épaves ses munitions; la famille Ferneau et le correspondant du "Daily Mail" s'attendent à voir

des Arabes faire irruption dans la maison. Minutes tragiques qui paraissent des siècles. Mais voici que des renforts surviennent. Le danger est passé! Le lendemain matin, M. Handa assiste à une attaque dirigée contre le consulat d'Angleterre défendu par un détachement du "Da Chayla" et il écrit ensuite: Aujour'hui, j'ai cessé de me demander s'il était raisonnable de vouloir conquérir un empire avec soixante-quinze hommes. Mon esprit a été entièrement occupé par l'admiration que m'inspirait le courage magnifique avec lequel le soldat français a fait son devoir. Je citerai, par exemple, le lieutenant J. de Bernard de Teyssier qui commandait trente hommes du "Da Chayla". Je l'ai vu aujourd'hui accomplir tout ce qu'on pouvait attendre d'un homme, et j'aurais beaucoup à dire de lui. Le soir de ce même jour, M. Handa, après une promenade à travers la ville, en fait la description suivante: J'ai parcouru les rues avec un détachement du "Da Chayla". Jamais je n'ai vu une ville aussi désolée. Les devantures de toutes les boutiques ont été défoncées; sur les planchers étaient jetées les marchandises brisées, détrempées par les pillards. Les premiers pillards étaient des Arabes; ensuite vint la populace de Casablanca qui pillait ce que les autres avaient laissé. La plupart des cadavres qui jonchaient les rues étaient ceux de nègres vêtus de tuniques courtées. Je n'ai vu parmi ces cadavres que très peu de braves et magnifiques Maures des tribus. La prison où avaient été enfermés les assassins était grande ouverte. Un autre journaliste anglais, le correspondant du "Daily Telegraph" a assisté au bombardement de Casablanca et au premier contact des troupes d'occupation avec les Arabes, et il télégraphie: Les tirailleurs algériens et la légion étrangère sont conduits avec une bravoure au-dessus de tout éloge. Quant aux marins, leur vaillance est extraordinaire. Le tir des artilleurs de la marine française est extrêmement juste.

AMUSEMENTS.

Au Théâtre Greenwall, l'un des plus populaires de notre ville, la saison s'ouvre le dimanche 1er septembre, en matinée. La direction a décidé de donner cette année du vaudeville, de la comédie, des représentations de minitrets, tous genres qui plaisent particulièrement à notre public. Aussi, nul doute que comme les années précédentes le succès ne vienne récompenser ses efforts. Dimanche paraîtront les "Great Hyde Comedians" et les "Blue Ribbon Girls", qui ont brillé sur les principales scènes des Etats-Unis, et leur première représentation sera un triomphe. La vente des places s'ouvre au contrôle mercredi prochain.

THEATRE DAUPHINE.

C'est aujourd'hui, par une matinée, que s'ouvre au Théâtre Dauphine la saison 1907-1908. Pour cette occasion la troupe Barry-Burke, qui doit rester ici tout l'hiver, offre au public un mélodrame en quatre actes qui a pour titre "The King and Queen of Gamblers". Cette œuvre magistrale toute récente a obtenu un incomparable succès à New York il y a quelques semaines. Le public et les critiques new-yorkais l'ont proclamée la meilleure du genre depuis nombre d'années. Il va sans dire qu'il y aura foule pour saluer les artistes de la troupe Barry-Burke à leur début parmi nous.

WHITE CITY.

"Olivette", l'amusante opérette qu'on connaît, a fourni une excellente soirée à la White City. Chaque soir le Casino a été rempli de spectateurs, qui ont couvert d'applaudissements les artistes de la troupe Olympia en récompense de leurs efforts pour faire ressortir toutes les beautés de l'œuvre d'Audran.

Le succès de ces artistes ne sera pas moins grand à partir de ce soir, car il est hors de doute qu'ils vont jouer à la perfection "La Périphérie", une opérette que notre public n'a pas entendue depuis plusieurs années.

Les portes de la White City s'ouvrent le dimanche à trois heures de l'après-midi, et le concert gratuit de l'orchestre commence à six heures.

WEST END.

Miss Adèle McNeill, qui a quitté la scène d'opéra pour celle du vaudeville, est à la tête du programme qu'inaugure ce soir la direction de West End. Elle possède une voix de contralto qui sera certainement admirée. De Coe, dit "l'homme à la table et aux chaises", est un acrobate d'une force exceptionnelle, dont les tours de force étonneront le public. Clivette, dont les "ombres" ont obtenu tant de succès, et les chanteurs Lopez et Lopez sont retenus jusqu'à samedi soir. Avec le concert de l'orchestre qui se fera entendre dans des morceaux choisis et la nouvelle série de vues animées du Kinodrome le spectacle sera des plus attrayants.

Mère Marie du Désert.

Une vie de piété et d'utilité.

Il y a des noms que l'on ne prononce qu'avec un respect profond, tel celui de "Marie du Désert", que porte avec tant de mérite la sainte femme dont on célèbre aujourd'hui à l'Académie des Saints Anges, l'entrée dans l'Ordre religieux du "Ste Croix". La gloire humaine ne va guère chercher les humbles Filles de la Charité, car ces Filles mettent leur à s'effacer sous la blanche corollette qui les abrite; chacune d'elles n'est plus qu'une "sœur", son nom, sa personnalité ont disparu. On ignore de quel rang de la société elle est sortie; elle a renoncé à l'opulence, a fait vœu de pauvreté, et le monde comme ses semblables au service de qui elle s'est vouée ne la connaît que sous son nom de religion. L'admirable créature dont on va tout à l'heure célébrer les vertus, Marie du Désert, est connue de tous à la Nouvelle-Orléans, tout ce qui a une à ne élevée dans elle la servante de Dieu, l'amie des pauvres, la mère des orphelins. Une imposante cérémonie aura lieu ce matin à neuf heures dans la chapelle de l'Académie des Saints Anges, à l'angle des rues Remparts et Congrès; une grande messe sera chantée, et l'épouse, le Rév. O'Shanahan, prononcera un discours de circonstance. Il retracera l'utile et vraiment belle existence de la religieuse qui, née en France le 6 mars 1825, prenait le voile en 1846 et faisait vœu de pauvreté. L'humble Sœur quittait la France en mars 1847 pour aller fonder en Canada la Mission St-Laurent; elle fut une des quatre fondatrices du Convent de Ste-Croix au Canada. Deux ans plus tard, Marie du Désert était envoyée dans l'Indiana où elle demeura jusqu'en 1852. C'est alors qu'elle vint à la Nouvelle-Orléans prendre la direction de l'Orphelinat Ste-Marie. Depuis plusieurs années on la rencontre rarement dans nos rues; son âge avancé, 82 ans, ne lui permettant plus de mener la vie active d'autrefois. Il nous semble la voir partout en ville, un orphelin toujours à son côté. Pour pourvoir à des misères sans mesure il avait fallu demander sans mesure, et Marie du Désert avait demandé à la Nouvelle-Orléans; elle s'était fait ainsi un certain clientèle, car tous ceux qu'elle avait visités, pleins d'admiration pour ses vertus, son large cœur, ses idées si douces, son bon sens, ses idées si lumineuses, pratiques, avaient demandé aux heures grilles de la vie des consolations en échange de leurs amères. Les tristesses que cache souvent l'opulence la trouvant confidente aussi attentive, conseillère aussi secourable que les misères viciales de la pauvreté, et les plus riches comme les plus humbles franchissent en core le seuil de sa maison pour lui demander un appui qu'elle ne refuse jamais. En 1872 la fidèle servante du Christ fut faite Supérieure de son asile, et ce n'est que depuis quelques années que pour lui donner quelque repos elle a été envoyée à l'Académie des Saints Anges, où elle vit dans une douce quiétude, où dans sa radieuse vieillesse elle sourit tout à four aux hommes ici bas et aux anges là haut.

LA REVANCHE DE L'ENFANT.

Dès lors, entre la mère et la fille commença une vie étrange, toute pleine de ruses, de prudences, de terreur et de mystère, pareille à celle de deux amoureux qui seraient obligés de cacher leurs amours. En ce vaste château, deux créatures n'existaient plus que l'une pour l'autre, rapportant à elles seules tout ce qui pouvait s'y passer. Du lever du soleil à son coucher, leur pensée volait de l'une à l'autre, qu'elles fussent près ou qu'elles fussent loin. Et leurs actes, à toutes deux encadrèrent vers un but unique: se rapprocher, se voir, échanger quelques mots, ou seulement un regard, un sourire de tendresse. La révélation de la mère ne modifia pas le caractère de Rose-Lison. Toute autre, peut-être, à sa place, en eût été enivré. Rose ne changea rien à ce qu'elle était. Elle resta humble dans l'humble condition où le hasard l'avait placée. Elle fut la servante, soumise et douce, en ce château dont elle était maîtresse. Si l'une des deux souffrit dans son orgueil, ce fut Suzanne, ce ne fut point sa fille. Et Suzanne n'en laissa rien paraître. A moins de lui créer des inimitiés parmi les gens du château, cette enfant devait être

Tu vas retrouver celle qui t'aime... — Et cette femme? — C'est vous! Et alors, alors... Le cœur de Rose-Lison se gonfla. Les lèvres s'abandonnèrent. Ses yeux se mouillèrent. Ses bras entourèrent Suzanne d'une étreinte délirante. Et Suzanne, folle de joie — Alors!... alors... que crois-tu? que devines-tu? Oh! si tu as deviné, que le nom que j'attends vienne de toi, et tombe de tes lèvres... et tu es comprise. — Maman!... oh! maman c'est toi, c'est toi qui es maman. La comtesse renversa la tête sur le dossier du fauteuil, pâle et comme privée de vie. Mais elle souriait divinément et Rose entendit qu'elle murmurait: — Encore! répète encore ce qui tu viens de dire. Les deux bras de l'enfant firent un collier autour du cou de la mère. Et la voix douce, de tendresse infinie, redit sans cesse: — Oh! maman, oh! petite mère, mère chérie, mère que j'adore! — Oui, ta mère... qui ne sera jamais complètement heureuse, puisque, longtemps encore peut-être, il lui sera défendu d'avouer sa maternité... mais qui est heureuse, oh! oui, heureuse, possédant de t'avoir enfin retrouvée sur ceux qui t'avaient enlevés à elle... Mais garde bien pour toi ton amour, enfant, et que personne ne sache, jamais, jamais!... Il y a de notre bonheur à toutes deux... Enferme ta joie au fond de ton cœur, loin de tous les yeux, comme j'enfermerai la mienne... Et nous nous comprendrons à demi-mot... En dehors des minutes fugitives où nous pourrions nous embrasser sans crainte, un regard nous suffira, un sourire sera pleine d'éloquence... Auras-tu ce courage de ne pas trahir ta mère? — Je te le jure... maman!... — A ceux qui l'ont élevée, à Louise Dornak à son mari, tu pourras parler de moi, car ils savent ce que je viens de te confier... Mais il faut que je te dise encore... L'homme qui m'a séparée de toi a été trompé... et il est malheureux... Un jour la vérité lui sera connue et il se repentira du mal qu'il m'a fait... C'est homme, c'est ton père. — Mon père?... dit-elle, avec une sorte de crainte religieuse. — Le comte de Croix-Vitré est ton père... oui, mon enfant, tu devras vivre ici, dans le château de Royaumont, entourée de luxe et de bien-être... Ce luxe, on te le dot... c'est une cruauté de te le priver, mais si tu aimes ta mère, tu vas me jurer asser qu'aucune haine pour lui n'entrera jamais dans ton âme innocente... Tu as été victime de la fatalité, victime d'événements qu'on ne pouvait prévoir... En ce moment, cet homme qui ne connaît

pas mon bonheur présent souffrir plus que moi... Il faut que tu l'aimes. — Je l'aimerai!... — Il ne faut pas qu'il sache que tu es sa fille... — Il ne le saura pas... — Il faut que cette révélation vienne de moi... et il ne le saura que le jour où je serai certaine que son amour paternel et sa protection te défendront contre les dangers qui pourraient te menacer... — Je ne dirai rien, jamais, tant que tu ne lui auras rien appris! Je régèlerai ma vie sur la tienne, mes regards et mes paroles sur tes paroles et sur tes regards. Tu dois avoir en moi la plus entière confiance. Je ne la trahirai pas. Je ne veux pas compromettre ton bonheur... Et puisque la moindre imprudence nous priverait toutes les deux, je veillerai sur ma conduite, toujours. — Seulement, je ne t'empêche pas de te faire aimer de lui. Il y aura mille moyens pour cela. Et ce ne sera pas difficile, car il est attiré vers toi par la splendeur de la jeunesse, par ta beauté, par ta grâce de séduction... Alors, partement, sans qu'il se doute de ton pouvoir sur lui, tu prendras possession de son cœur... Quand il ne pourra plus se passer de toi, quand tu seras devenue, comme il l'a dit et comme il le veut, la joie de sa vie, nous lui dirons que tu es à lui, que l'enfant qu'il a eu est son enfant... et es

haine injuste pour la mère s'évanouira dans cet amour pour toi... et il finira par me croire, et ce sera la félicité infinie, à laquelle j'ai droit et à laquelle je n'ose plus penser... — Mère, je ne ferai jamais rien que tu ne saches et je me laisserai guider par toi... toujours... — Qu'il sente autour de lui, sans cesse, tes soins et ton affection... et tu verras, je finirai par te rendre, ici, la place qui est ta tiens... La lune atteignait le haut des coteaux et allait glisser derrière les arbres. Tout à l'heure la paisible vallée ne sera plus éclairée et la nuit enveloppera de son mystère les champs, les haies, les moulins, les bois, les villages. Dans un élan brusque, la comtesse se leva! Elle emporta sa fille presque sur le balcon, et là, comme si elle avait été jadis témoin de la scène où Nathalie, le soir de son arivée, avait enveloppé l'horizon de son large geste ambitieux, elle prit Rose-Lison, presque mot pour mot, les paroles que Michel et Laurent avaient entendues: — Regarde, Rose, regarde, enfant, pendant que la lune est encore dans le ciel, et que tu peux voir, au plus lointain... Tout cela est à toi, tout l'immense domaine d'appartient... le royaume des Croix-Vitré est ton royaume... Nul autre que toi n'a le droit d'y prétendre... Regarde bien... Ces fermes, ces fa-

briches, ces moulins devant lesquels tu passes, heureuse, en pauvre petite, presque mendiant, sont à toi. Ces bois où ton frère Henriot te conduira seront à toi, et ces campagnes qui s'étendent à tes pieds, tu peux les fouler avec orgueil, car il n'est pas un oie où tu ne sois chez toi... C'est là toute fortune qui te fera un jour toute-puissante et qui te fera également bien heureuse qu'elle te permettra d'être bonne et de soulager les malheureux. — Mère, dit Rose, très bas, ce la me fait peur... Il me semble que de là viendront pour moi beaucoup de tristesses... Mais la comtesse n'entendait pas. De même qu'autrefois Nathalie s'était exaltée à ce spectacle grandiose, la mère s'exaltait à son tour: — Regarde, ma fille, regarde bien et souviens-toi toujours de ce que je viens de te dire... en cette nuit où je t'ai révélé que je suis ta mère... Royaumont est ton royaume... Il n'appartient à nulle autre qu'à toi... Elle se pencha au-dessus du balcon. Des ombres se mouvaient au long des terrasses et remontaient vers le château, dans la nuit tout à fait venue. Une de ces ombres se détacha, en avant, à quelques pas. Celle de Nathalie... Et l'on eût dit que les dernières paroles de Suzanne s'adressaient surtout à Nathalie, comme un défi et comme une menace...

traitée par elle comme un étranger. De cela dépendait leur avenir et par conséquent leur salut. Nathalie, malgré ses premiers soupçons, ne s'était pas opposée à l'entrée de Rose-Lison dans Mon-Royaume, mais ses soupçons, si bien endormis qu'ils eussent été, ne pouvaient-ils s'éveiller soudain? Et Suzanne sentait peser sur elle ce regard de haine satisfaite. Car elle était, la parente pauvre, toute puissante souveraine de Royaumont. Aux premiers mots de la comtesse à Croix-Vitré, au sujet de l'enfant, Croix-Vitré avait répondu qu'il était heureux de le choisir. Mais il s'était hâté d'ajouter: — A moins toutefois, que Nathalie ne s'y oppose... Et il avait fallu qu'en tremblant, Suzanne allât supplier Nathalie... La belle-sœur, du reste, s'était montrée généreuse: — Puisse vous vous intéresser à cette petite... prenez-la auprès de vous... Mais elle est déjà bien jolie, jolie comme une jeune fille, malgré ses quatorze ans... Moi, je m'en lave les mains... Elle ne vit pas le regard farouche de la mère dont les yeux devenaient terribles.

LA REVANCHE DE L'ENFANT.

Nathalie, malgré ses premiers soupçons, ne s'était pas opposée à l'entrée de Rose-Lison dans Mon-Royaume, mais ses soupçons, si bien endormis qu'ils eussent été, ne pouvaient-ils s'éveiller soudain? Et Suzanne sentait peser sur elle ce regard de haine satisfaite. Car elle était, la parente pauvre, toute puissante souveraine de Royaumont. Aux premiers mots de la comtesse à Croix-Vitré, au sujet de l'enfant, Croix-Vitré avait répondu qu'il était heureux de le choisir. Mais il s'était hâté d'ajouter: — A moins toutefois, que Nathalie ne s'y oppose... Et il avait fallu qu'en tremblant, Suzanne allât supplier Nathalie... La belle-sœur, du reste, s'était montrée généreuse: — Puisse vous vous intéresser à cette petite... prenez-la auprès de vous... Mais elle est déjà bien jolie, jolie comme une jeune fille, malgré ses quatorze ans... Moi, je m'en lave les mains... Elle ne vit pas le regard farouche de la mère dont les yeux devenaient terribles.

La suite à dimanche prochain.